



# Les étoiles rêvent aussi

CENDRINE  
NOUGUÉ

● Roman  
EYROLLES

Éditions Eyrolles  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 05  
www.editions-eyrolles.com

Collection « Pop'Littérature »

Éditrice externe : Agnès Marot

Illustrations : © Shutterstock 1378727600

---

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89% de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

---

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2023  
ISBN : 978-2-416-01109-2  
Composé par Soft Office

CENDRINE NOUGUÉ

# Les étoiles rêvent aussi

● Roman  
EYROLLES



## Un jour comme un autre...

— TREMBLE, Paname, me voilà !

À peine mes deux Converse et quatre roulettes posées sur le quai de la gare de Lyon, j'inspire à fond une grande goulée d'air vicié qui m'arrache un sourire triomphal. Fini les trains de banlieue bondés, assise sur les marches à respirer les aisselles de mes voisins et compter les impacts de chewing-gum sur le lino usé pour passer le temps.

Cette fois, je reste.

Sur un dernier regard au Montargis-Paris POMA en provenance de Nemours – *so long, darling!* –, je m'élançe vers ma nouvelle vie, à peine perturbée par les corps qui essaient de se frayer un passage au travers du mien pour rejoindre la station de métro au plus vite.

La foule de Paris est mon amie.

Rien n'entamera ma bonne humeur. Je souris. À travers mes lunettes en forme de cœur je vois tout en rose. Même les publicités qui cachent la saleté des murs. Même les musiciens qui font la manche. Même la chaleur puante sous les relents de désinfectant à la fraise.

Je marche vers mon destin derrière des dizaines d'inconnus qui s'engouffrent comme un seul homme dans les couloirs labyrinthiques. Je souris. Lorsque la troisième rame de métro me

claque ses portes au nez, je souris toujours. J'ai tout mon temps. Mes zygomatiques sont bloqués en mode *warrior*. Sur le quai, un type me lance un regard angoissé et s'écarte. Il doit croire que j'ai avalé un colis piégé.

Enfin le métro me recrache à l'air libre, à la station Poissonnière. Tout un symbole. J'arpente l'avenue Lafayette à la recherche de l'adresse que m'a filée Lucie. Une petite phrase tourne en boucle dans ma tête comme un mantra : *Je suis à Paris, je suis à Paris, je suis à Paris*.

Bon, que l'on ne se méprenne pas : je ne suis pas du genre provinciale naïve, fascinée par la capitale. En bonne Francilienne, je « monte » à Paname régulièrement une fois par mois, pour des journées soldes ou des soirées potes, mais dorénavant je m'installe. Pour de vrai. Et ça, ça change tout.

À condition que j'atteigne enfin ma terre promise. Je longe une série d'immeubles haussmanniens, tous identiques. Plutôt chic, le quartier. Lucie m'a prévenue que beaucoup de grands appartements bourgeois du coin, bloqués à la vente par des conflits d'héritage, ont été recyclés en colocations ou proposés à la semaine sur des plateformes de location entre particuliers. Quoi qu'il en soit, ça arrange bien mes affaires.

En attendant le jour béni où je pourrai m'offrir une luxueuse boîte à chaussures taille fillette au terminus d'une ligne de RER, la chambre de Lucie est à ma disposition. Mon amie vient de décrocher un rôle dans une comédie musicale et part en tournée dans toute la France. Il faudra juste que je veille sur sa collection de collants à paillettes. C'est dans mes cordes.

Cela me laisse six mois pour me lâcher la bride. Parfois, le destin file des coups d'accélérateur. Ou alors, c'est juste que vous couvez un burn-out et que le changement est votre seule

chance de survie. Quoi qu'il en soit, il y a des propositions que l'on ne peut refuser.

« Alice, ma chérie, m'a dit Lucie un soir au téléphone, tu dois absolument me rendre un immense service. Si je lâche ma chambre, les Zombies vont me remplacer, et je ne peux pas me le permettre. Avec un loyer bloqué aussi avantageux, c'est du suicide. Steuplait, steuplait, tu n'avais pas un plan de taf à Paris ? C'est peut-être le moment de tenter ta chance, non ? »

Comment ne pas y voir un signe ?

J'ai donc dit bye-bye à la boucherie-charcuterie Lebon de père en fils depuis 1860 – et en fille depuis cinq ans –, et échangé la rue de Paris à Nemours pour les rues de Paris sans retour.

Maman a fait la gueule ; Jean, notre apprenti, a fait un pot de départ, trop content de prendre enfin la succession de feu mon père ; et moi, j'ai fait ma valise. À vingt-quatre ans, il était temps que je coupe le cordon, qui ressemblait de plus en plus à la corde qui nous pendrait, moi et mes rêves.

Et là, tout de suite, mes rêves sont bloqués devant une porte cochère qui refuse de s'ouvrir. J'ai enfin trouvé la bonne adresse – sans surprise, un bel immeuble ancien en pierre blanche –, mais impossible de me souvenir du code. Et merde, c'est quoi, déjà ? J'étais sûre de l'avoir noté sur mon téléphone, avec les dates d'anniversaire et les jours de mes règles. 3967 B ? non, 3697 A ? Il y avait un six, ça j'en suis sûre...

— Vous entrez, ou vous ravalez la façade ?

Je relève la tête. Un grand blond au sourire Ikea attend visiblement que je me descotche du digicode.

— Euh, pardon, j'ai perdu le code.

Je crois que j'ai couiné.

D'un doigt tatoué d'une ancre, doublé d'un sourire narquois, Monsieur Meuble appuie sur les touches. Je peux presque les entendre gémir de plaisir.

— Après vous, me dit-il, gentleman.

Je tire ma valise qui se coince dans l'encadrement de la porte et manque trébucher. Mon orteil encaisse le choc, mais je souris. Je suis parisienne.

Hipsterman a déjà filé au fond de la cour, vers d'autres portes à débloquer. Je suis sûre qu'il pourrait les ouvrir d'un seul murmure.

Quatre étages sans ascenseur plus haut, à tirer ma valise dans un escalier tapissé de moquette rouge, me voici enfin devant mon graal. « Tu ne peux pas te tromper, c'est la seule porte rose du palier. On l'a repeinte pour que le voisin arrête d'essayer ses clés dans notre serrure quand il rentre bourré » m'a expliqué Lucie. Un truc en rapport avec des éléphants roses dans un couloir. Je n'ai pas tout compris, mais c'est sûr, on ne peut pas la louper.

Rose fluo.

Je sonne. Ma clé m'attend à l'intérieur et la coloc de Lucie est prévenue de mon arrivée. J'appréhende un peu. D'après mon amie, ses colocataires, les Zombies comme elle les appelle, sont du genre sauvage. Mais si je respecte leur territoire et ne croise pas leur regard, j'ai des chances de survie. De toute façon, je ne compte pas sympathiser plus que nécessaire, je suis de passage, et j'ai emporté mes couteaux à découper.

— Vous avez perdu votre clé aussi ?

Monsieur Meuble me sourit.

C'est lui, le Zombie ?

Soit mon amie souffre d'une commotion cérébrale, soit je suis arrivée plus loin que je ne le croyais. Genre, dans une autre dimension...

— Et apparemment, tu as perdu aussi ta langue. C'est bien toi, l'amie de Lucie ?

S'il te plaît, ne parle pas de langue...

— C'est bien moi. Alice.

Je suis fière de moi, mon cerveau fonctionne toujours.

— Entre! On t'attendait. Ravi de te rencontrer. Moi, c'est Luc. Et elle, c'est Emma.

Il ouvre la porte et j'aperçois une grande bringue tout de noir vêtue, qui me scanne du regard et repart aussitôt au fond de l'appartement. Mon « bonjour » résonne dans le vide à sa suite.

Je crois que j'ai pris un vent.

*Home, sweet home.*



# 1

*Trois ans plus tard*

— JE HAIS cette putain de ville!

— Mais non. Tu dis ça à chaque fois que t’as tes règles. Regarde, c’est beau tout ce gris, quand même. C’est le nouveau noir. Pluie grise, trottoirs gris, arbres rabougris, piétons gris... tout est dans la nuance.

Je mâchouille ma paille en bambou sauvage des Andes à trois cents euros le gramme, et m’abstiens de répondre à mon amie en levant les yeux au ciel.

Un pigeon cherche des miettes sous la table voisine de la nôtre occupée par une caricature d’étudiant attardé, veste en velours et Stan Smith aux pieds, concentré sur son ordinateur portable. Le type de clientèle que le *Café des Auteurs*, au sein du quartier mythique de Saint-Germain-des-Prés, attire inévitablement.

Je soupire.

Giovanna en rajoute une couche :

— Tu me fais pas une déprime, hein, bichette? Faut tourner la page, maintenant, ouvrir un nouveau chapitre.

Mon coup d’œil amer à l’apprenti écrivain ne lui a pas échappé. J’ignore ses jeux de mots à références littéraires pourris. *No comment.*

Je sais très bien où Gio veut m'entraîner, mais je n'irai pas sur ce terrain-là. Elle est mon amie, pas ma psy. Je suis sauvée par la serveuse qui apporte nos cafés et une part généreuse de tiramisu, une bombe de calories que j'ai minutieusement réglée à puissance maximale. Giovanna se calme aussitôt en s'en octroyant une énorme cuillerée. Le pouvoir du sucre...

Je la regarde engloutir mon dessert, un succès depuis que je l'ai mis à la carte du Café. Hélas, pas encore assez époustouflant pour me déloger de la place d'éternelle seconde de cuisine/bonne à tout faire et me hisser au statut de cheffe.

Trois ans que je m'escrime à convaincre Pierrick, mon patron, que je mérite le job. C'est pourtant lui qui me l'a agité devant le nez comme un chiffon rouge, lorsqu'il m'a proposé un poste aux côtés de son chef, proche du départ à la retraite. Une bonne façon de tester ma vocation et mes envies de changement, selon lui.

Un « fais tes preuves, on verra ensuite » en guise de contrat faustien, et beaucoup d'espoirs déçus, sont tout ce que j'ai récolté pour l'instant de sa part. Sans compter une bonne dose d'humiliation lorsque j'ai compris qu'il ne m'avait accordé cet essai dans son restaurant que par respect envers mon père, qui le fournissait en viande de qualité. Il ne devait pas s'attendre à ce que j'accepte sa proposition en plaquant carrément la boucherie. Encore moins à ce que je m'incruste.

Parfois, je me demande s'il ne m'a pas oubliée dans le décor. Mais je m'accroche.

Le *Café des Auteurs* n'est pas un restaurant gastronomique, d'accord, mais c'est un début. Plus j'apprends, plus je sens que cuisiner est mon destin. Une fois que j'aurai remplacé le chef, avec un contrat en bonne et due forme et de vraies responsabilités, je pourrai imposer mes plats. En attendant, je les teste sur mes amis, et sur un tas d'inconnus, ici et via mon Instafood.

— Et sinon, tu bosses tes recettes ? me lance Giovanna tout en léchant sa cuillère.

Cette fille lit dans mes pensées. Elle est flippante, parfois. Mais là, elle parle de mes autres recettes, celles qui mettent du beurre dans mes spaghettis.

— Je finis demain et j’envoie tout avant la *deadline*, promis !

— Génial ! Je suis sûre que ça va être super, comme d’hab.

— T’excite pas, c’est juste un livre de cuisine pour étudiants fauchés, un truc du genre « Zéro euro, zéro calorie », pas de quoi se relever la nuit. Je me suis tâlée à proposer la recette des glaçons.

Giovanna ricane.

— C’était pas « Réussir ses goûters pour mamans stressées » ?

— Nan, ça, c’était le mois dernier, tu suis pas...

— C’est vrai que côté titres, ils ne sont pas très créatifs dans l’équipe de Jean-Michel, mais bon, c’est un job alimentaire...

— Ha, ha, très drôle.

— C’est pas comme si tu pouvais cracher dans la soupe.

Le problème avec Giovanna c’est que son rire est contagieux. Je m’esclaffe à sa suite. Ma vie est merdique, mais mieux vaut en rire.

Et puis ce job supplémentaire, c’est à elle que je le dois. Alors, non, je ne peux décemment pas cracher dans la soupe.

Kabyle par sa mère et italienne par son père, Giovanna de Luca est une déesse qui tient le monde germanopratin à ses pieds grâce à son boulot d’attachée de presse. Elle bosse en freelance – la hiérarchie, très peu pour elle. Les auteurs l’adorent et les éditeurs se l’arrachent, même si son plus gros client reste les éditions Centurion. Et pour une raison que j’ai toujours du mal à comprendre, elle m’a prise sous son aile généreuse depuis notre rencontre dans les toilettes du Café.

Une autrice très stressée, et très enceinte, venait de lui vomir dessus lors d'une soirée de remise de prix. Sa robe était fichue. Je lui ai prêté ma veste pour cacher les dégâts. Depuis, elle me refile ses bons plans. Créer des recettes pour une collection de livres de cuisine pas chers et non signés, publiés par Yumi, une filiale de Centurion, en fait partie. C'est à peine payé, mais cumulé avec mon salaire à mi-temps au Café, ça me permet d'honorer mon loyer et de garder du temps pour travailler à mes propres recettes.

— Et toi, lui dis-je, quoi de neuf? Je ne te vois plus trop en ce moment.

J'exagère, Giovanna déjeune au moins une fois par semaine au Café, mais elle est en général accompagnée d'auteurs dont elle gère la promotion, et je peux à peine lui parler dans ces moments-là. Alors, quand elle vient juste pour me voir, je savoure.

— Oh, je t'ai pas dit? Je me diversifie! Je me lance dans la représentation d'écrivains.

Je suis larguée.

— Euh, ce n'est pas déjà le cas?

— Oui! mais, non. Je te parle d'un boulot d'agent, là. D'habitude, j'interviens après l'écriture d'un livre, pour gérer sa publicité, les relations publiques de l'auteur, etc. Je programme les interviews, le plan de communication...

— OK.

Les yeux de mon amie pétillent.

— J'ai envie de participer au processus créatif, d'aider l'œuvre à accoucher, tu vois?

Je vois que tu vas arrêter le sucre.

— Hun, hun...

— Mais si! J'ai besoin de changement, j'ai fait le tour du métier. Faut se bouger, sinon les jeunes te piquent ta place, ça va vite!

— Gio, t'as trente ans.

— Ben justement ! Tu sais combien il y en a des minettes qui s'autoproclament attachées de presse dans ce milieu ? Les agents littéraires, c'est l'avenir ! C'est encore un terrain de jeux vierge en France, il y a du potentiel, crois-moi, avec tous ces auteurs surexploités. Il faut quelqu'un pour les défendre.

— Comment il s'appelle ?

— Qui ?

Gio plisse sa bouche en cœur et secoue ses boucles. Mais je ne suis pas dupe.

— L'auteur que tu veux défendre ?

— C'est uniquement professionnel, je t'assure. Et il a une vraie plume.

— Je n'en doute pas. Une plume acérée et prometteuse, je parie.

Cette fois, c'est moi qui me moque. Elle sourit doucement puis se mordille la lèvre.

— Je ne voulais pas t'en parler, après tout ce que tu as subi avec Yves-Henri... Je sais que ce n'est pas évident pour toi, ma loute. Même si je suis sûre que cette fois-ci tu as bien compris la leçon.

En fait non, je ne vais pas échapper au terrain miné de mes déboires sentimentaux. Et oui, j'ai bien compris la leçon.

— Tu as raison, fonce. Et ne t'inquiète pas pour moi : je sais que tous les écrivains ne sont pas des pervers imbus d'eux-mêmes. Je me soigne, merci.

Gio me lance un regard où se mêlent soulagement et doute.

Je suis sincère. Je n'ai rien contre les auteurs en général. *Sauf quand il s'agit de leur manque d'originalité vestimentaire*, je pense en coulant un nouveau regard agacé vers notre voisin.

À Saint-Germain, ils se croient tous obligés de porter des vestes en velours usé, à la Jean-Paul Sartre.

Non, je n'ai rien contre les auteurs. Il y en a juste un en particulier qui me défrise. Yves-Henri Grégoire. Rien que penser à son nom me râpe le cortex cérébral.

Je n'aurais jamais dû céder à ce connard arrogant, mais dès qu'il est entré au *Café des Auteurs*, deux ans plus tôt, avec sa quarantaine bien gaulée et son sourire effronté, j'ai été foutue. Je devais être la seule dans la salle à ignorer son pedigree, lui, l'écrivain chéri des critiques littéraires, l'étoile montante du roman nombriliste. Une naïveté rafraîchissante qui m'a aussitôt collé une cible sur le front. Une belle petite proie. Quand j'ai réalisé à quel point il m'avait engluée dans sa toile, il était trop tard. Bref, je me suis étalée comme une bleue et je douille encore.

Giovanna soupire d'une façon mélodramatique.

Je ne vais pas m'en tirer à si bon compte.

— Je ne devrais pas te le dire, mais il a demandé de tes nouvelles. Pour ce que ça vaut, il n'a pas l'air de digérer que tu l'ignores. Tu dois être la première à oser lui échapper. Pour un peu, on pourrait croire qu'il te regrette vraiment.

— Parce ce que tu bosses encore avec lui ? je rétorque, en feignant l'indignation.

Tout plutôt que de réfléchir à ce qu'elle vient de m'avouer.

— Que veux-tu, je suis vénale. C'est quand même la star de Centurion. Son dernier roman cartonne, il est demandé sur tous les plateaux de télé. Plus c'est polémique, plus ça excite le bourgeois.

— En ce qui me concerne, c'est de l'histoire ancienne. Tu le dis toi-même : je dois *tourner la page, ouvrir un nouveau chapitre...*

— Très bien, il fallait que je vérifie.

Mouais, super... et me coller au passage un affreux doute dont je me serais bien passée. Non, il ne me regrette pas, il est juste vexé. Je sais que j'ai pris la bonne décision en le larguant. Enfin, larguer, c'est un grand mot. Disons plutôt que j'ai arrêté d'accourir comme un bon petit toutou dès qu'il me sifflait. On ne largue pas quelqu'un qui ne vous a jamais vraiment calculé. J'étais la seule à croire que nous avions une vraie relation amoureuse. Et même si tout était dans ma tête, comme il me l'a signifié un nombre incalculable de fois, avant de remettre le couvert et m'envoyer des billets d'avion pour le rejoindre dans toutes les capitales de province où il dédicaçait, s'amusant à souffler le chaud et le froid à m'en décoller du cervelet le peu de raison et d'amour propre qu'il me restait encore, les dégâts sont bien réels, eux.

Déjà six mois que je fais l'autruche en me planquant dans la cuisine le cœur battant sous une avalanche d'adrénaline et de souvenirs à chaque fois qu'Yves-Henri débarque au Café enroulé autour de ses nouvelles conquêtes du moment, des lianes blondes clonées les unes sur les autres, qu'il doit acheter par grappes dans une pépinière.

Comment ai-je pu croire qu'il s'intéressait vraiment à une campagnarde aussi banale que moi, une seconde de cuisine un peu boulotte, alors qu'il n'a qu'à claquer des doigts pour faire tomber tous les mannequins de Paris? J'étais si aveugle.

Ou plutôt flattée. Il m'a tourné autour pendant des mois avant que je cède, m'étourdissant de cadeaux et d'attentions. Jusqu'à ce que le jeu le lasse.

Il ne m'a jamais aimée, je le divertissais, nuance. J'étais la boulette de viande qui relevait le goût de ses fins spaghettis habituels. La pincée d'épices de ses fades journées.

J'ai retrouvé la vue lors d'une énième humiliation de sa part. Un ultime effacement. Qu'il oublie mes anniversaires, ses affaires

pour éviter de dormir chez moi, ses promesses ou son portable pour m'appeler, passe encore. Qu'il me pousse hors-champ sur les photos, ou qu'il annule un rendez-vous au dernier moment, en soutenant que j'ai mal compris la date, mal compris l'endroit, je m'y étais habituée. J'avais appris à ne pas dépasser des coutures, à me planquer derrière les plantes vertes pour ne pas gêner dans le décor, tant et si bien que je ne me sentais même plus réelle. La coupe a débordé, lorsque, au retour d'une escapade à Rome, il m'a totalement zappée dès la descente de l'avion. Je suis restée plantée dans le hall d'Orly comme un bagage abandonné prêt à se faire exploser par la sécurité de l'aéroport, tandis qu'il hélait un taxi et me laissait me débrouiller seule pour rentrer chez moi. J'étais devenue invisible.

Après ça, j'ai bataillé ferme contre moi-même pour ne pas replonger tête la première dans ses pièges pervers, refusant ses appels et ses invitations en me noyant dans le boulot au Café et dans mes larmes la nuit, la tête enfouie sous l'oreiller.

Et je tiens bon.

Des semaines que j'essaie d'ignorer son existence, alors que je bosse en plein milieu de Saint-Germain-des-Prés, où sa photo s'étale sur le moindre abribus, et où tous les clients brandissent ses livres sous mon nez. Autant essayer d'ignorer la tempête dans l'œil du cyclone!

Gio a fini son dessert et a déjà le regard rivé sur son smartphone.

Elle me claque une bise et sur une dernière recommandation au sujet de ma *deadline* à ne pas rater, que j'entends à peine tant je suis perdue dans mes pensées moroses, elle disparaît comme le génie dans sa lampe.

Devant moi, un bus passe, un poster géant d'Yves-Henri collé sur son flanc.

Putain de promo.

## 2

— QUI a encore collé ce truc infâme à côté de mon tofu ? braille Emma.

Il est 6 heures du matin et j'ai la cervelle en feu à force d'avoir cauchemardé sur Yves-Henri toute la nuit. Il conduisait un bus et me fonçait dessus dans les couloirs de sa maison d'édition en me hurlant de lui faire du tiramisù. J'ai un besoin urgent de café. Fort.

— C'est à toi, ça ?

L'odeur de la mixture me retourne l'estomac.

— Sûrement pas !

— Fous-lui la paix, c'est à moi. Et pour ta gouverne, c'est du macérât de raifort. Un délice ! Parfait pour relever la bière.

Luc vient d'entrer dans la cuisine. Il se bat contre l'encolure de son tee-shirt et nous offre le spectacle de ses abdos délicieusement sculptés. Pas la peine d'aller au Louvre : ici, c'est tous les matins que je révise mon Michel-Ange. Bizarrement, ça finit par lasser.

— Ça pue ! Et ça infeste tout le frigo. T'as qu'à le garder dans ta chambre si tu l'aimes tant, conclut Emma. J'en peux plus de tes machins dégueu.

Luc se sert un expresso.

— Tsss, tu sais pas ce qui est bon, avec ta bouffe de frigide.

Emma lui jette un regard assassin.

— À ta place, je ne m'aventurerais pas sur ce terrain...

Puis, royale, elle tourne ses stilettos de douze centimètres et nous plante là. Sa queue-de-cheval balaie le dos de son tailleur au rythme de sa démarche. Je la perds de vue au bout du couloir.

L'avantage de ces grands appartements haussmanniens, c'est qu'ils sont vraiment grands.

Et heureusement, parce qu'avec mes deux colocs, pas question de vivre dans un studio. Toujours en train de se chamailler pour un rien. Je jurerais qu'il se passe un truc entre eux, mais j'ai eu beau les espionner, je n'ai jamais réussi à les prendre en flag.

Pour se faire pardonner, Luc me tend un expresso. Il a dessiné un cœur avec la crème.

Je profite du calme revenu et nous déjeunons ensemble. De loin, on dirait un vieux couple.

— Super, ta brioche. Je l'ai likée, me dit Luc, la bouche pleine.

Hier soir en rentrant, j'avais besoin de pétrir un truc, histoire de me défouler après les révélations de Giovanna.

— Je ne savais pas que tu me suivais, je réponds, amusée, et un brin touchée.

À ma décharge, je dois avouer que le nombre de followers de mon compte Insta, dédié aux recettes que j'invente, commence à exploser et que je ne regarde même plus qui like quoi. Depuis trois ans que j'ai ouvert cet Instafood, en arrivant à Paris, j'ai gagné des milliers d'abonnés, à force de travail acharné. C'est ma bouffée d'oxygène, qui me console de la frustration quotidienne de ne pas voir figurer mes créations au menu du Café. Au moins, il existe un espace où mes modestes contributions à l'art culinaire sont appréciées, partagées et même améliorées par des centaines de personnes que j'imagine cuisiner en

famille, ou se régaler avec leurs amis. J'avoue que c'est un kiff monumental. C'est mon carburant à moi. J'adore cette relation privilégiée avec tous ces gourmands, cette passion commune pour la cuisine, mais surtout pour le partage. Ce n'est pas pour autant que je dois m'endormir sur mes lauriers : j'ai encore beaucoup de chemin à parcourir afin d'attirer encore plus de followers et, pourquoi pas, des sponsors. Il faut sans cesse se renouveler dans ce milieu, et pour le moment je n'ai pas trop eu le temps de m'en occuper.

— *Une\_betterave\_a\_Paname*, s'esclaffe mon coloc, c'est Emma qui m'a montré. J'aurais jamais trouvé tout seul. Pourquoi tu mets pas ton vrai nom ?

— Je sais pas, j'imagine que je ne suis pas prête... Je fais ça pour me détendre, et pour avoir des retours sur mes créations, comme ça, le jour où je deviendrai cheffe au Café, j'aurai déjà pas mal de recettes à proposer. Et puis, ma maison d'édition ne doit pas le savoir. Je publie aussi en avant-première les recettes que je crée pour Yumi, pour voir si les gens aiment ou pas. Je change un peu les ingrédients quand même, et j'avoue que celles que je poste sur mon compte sont meilleures ! Ça non plus, ils ne doivent pas l'apprendre.

Luc rit avec moi. Il fait un drôle de bruit de trompette avec son nez lorsqu'il s'esclaffe.

— Et la betterave, c'est rapport au fait que je viens de Seine-et-Marne. Chez nous, on cultive les betteraves à sucre dans le moindre champ, tu vois le genre. Au début, je parlais surtout de mes aventures d'apprentie cuistot dans la capitale. Du coup, les internautes m'ont vite demandé mes recettes, alors j'en ai publié une, puis deux, et finalement j'ai laissé tomber mes états d'âme de provinciale et je ne poste plus que ça.

— T'es devenue une influenceuse, alors ?

— Va dire ça à mon boss ! je ricane. Si je pouvais l'influencer assez pour qu'il me laisse une vraie chance de faire mes preuves dans son sacro-saint restau...

— Quand même, c'est chouette. Et je suis sûr que tu vas arriver à t'imposer au Café. Tu déchires. En tout cas, je serai toujours partant pour tester tes recettes, contrairement à l'autre fadasse, moi, j'aime la bouffe qui a du goût !

Mine de rien, les commentaires de Luc m'ont redonné du cœur à l'ouvrage. C'est une chose de recevoir des likes d'inconnus, mais une autre d'être appréciée de ses proches. Précieuse. Et Luc est de loin ce qui ressemble le plus à un proche depuis mon arrivée à Paris, Gio mise à part bien sûr.

Des mois que je ne suis pas rentrée à Nemours voir ma famille. Entre le *Café des Auteurs* et les recettes pour Yumi à écrire et tester, plus mon Insta qui réclame sa perfusion quotidienne de *porn-food*, je n'ai plus une seconde à moi. Un psy dirait sans doute que je ne « prends » pas le temps, et je devrais un jour me pencher sur mes blocages internes à l'idée de retourner au pays. Mais pas aujourd'hui.

Aujourd'hui je dois boucler mon manuscrit de simple fourmi anonyme et le déposer chez l'éditeur. Je pourrais l'envoyer par mail mais ça me fera prendre l'air, le printemps approche. Entendez par là que la pluie se réchauffe.

Luc est parti bosser. Il remplace un pote tatoueur pour un mois et espère se faire remarquer par ses créations afin de garder le job. Je suis seule dans l'appart. J'en profite pour m'étaler au salon. C'est la plus grande pièce, haute de plafond et lumineuse, avec vue sur le parc du quartier. Quelques gosses pointent leur nez dehors entre deux éclaircies. Je les entends crier de joie en se ruant sur les toboggans. Je crois que c'est les vacances d'hiver. À moins que ce ne soit déjà celles de Pâques ? Je ne vois pas

le temps passer depuis que je vis à Paris. C'est fou comme les années filent ! J'ai l'impression que j'ai atteint un seuil critique.

Au départ, je ne devais rester que six mois dans la coloc, mais Lucie n'est jamais revenue de sa tournée. Elle a eu le coup de foudre pour un chorégraphe, et aux dernières nouvelles ils seraient en Amérique latine, à danser le tango toute la nuit, *allegro tempo*. Du coup, j'ai gardé la chambre, et les Zombies.

Si Monsieur Meuble s'est avéré une crème d'homme, toujours à rendre service, toujours aimable, il faut avouer qu'Emma, elle, mérite bien son surnom. Elle me glace les sangs. J'ai supplié Luc de ne jamais me laisser seule avec elle. Il m'a répliqué qu'avec toutes les névroses qu'elle se trimballe, je n'avais pas à m'inquiéter, je ne serais jamais seule.

Je m'installe sur l'un des canapés en velours bleu, mon préféré, avec ses coussins colorés et dépareillés. C'est Emma qui se charge de la déco de l'appart. À défaut d'empathie, au moins, elle a du goût. Des meubles simples en bois clair, des plantes, une grande table centrale capable d'accueillir dix personnes, et un seul tableau au mur. Une peinture abstraite à propos de laquelle nous n'arrêtons pas de charrier Emma, Luc et moi, étant persuadés qu'elle est accrochée à l'envers.

Je grignote un mug cake au chocolat cuisiné vite fait avec des œufs Kinder. Infect. Mon inspiration est en berne, comme si je commençais à tourner en rond. Heureusement que je n'ai plus qu'à relire mes recettes et donner quelques indications pour l'équipe qui devra les cuisiner pour les tester, sans oublier les notes d'ambiance pour le photographe qui les immortalisera. Là-dessus, je n'ai rien à redire, les livres sont super beaux. Format carré, photos léchées, efficaces et pas chers. C'est la devise de la collection des « Petits Marmitons ». Des livres-objets, vite achetés, vite délaissés sur une étagère.

Je reçois à peu près deux commandes par mois, parfois plus, avec des contraintes de style *ambiance bistrot métro* – Dieu seul sait ce que ça peut vouloir dire –, ou *gâteaux aux restes de chocolat* – qui garde des restes de chocolat ?

En fin de compte, l'éditeur garde une dizaine de mes recettes par bouquin, je ne m'en sors pas si mal. Mon ambition n'est pas de remplir un volume de « Petit Marmiton », mais de gagner assez d'argent pour continuer à joindre les deux bouts, entre mon job à mi-temps au Café et les publications sur mon Instafood, absolument pas lucratives, si ce n'est du point de vue psychologique – cuisiner pour des inconnus m'épargne des frais de psy et c'est bon pour ma joie intérieure.

Combien de temps encore vais-je pouvoir jongler ainsi ?

Parfois, je suis déjà trop vieille pour ma vie.

### 3

L'IMMEUBLE qui abrite les éditions Centurion, c'est l'Étoile de la mort.

Une gigantesque base remplie de stagiaires qui courent partout, des manuscrits sous le bras, au milieu des livreurs qui essaient de s'infiltrer dans les couloirs et d'éviter les tirs laser des secrétaires de direction, en position défensive devant les bureaux des éditeurs séniors. On ne plaisante pas avec la sécurité ici. Au rez-de-chaussée, après un scan complet de votre anatomie, l'hôtesse d'accueil vous délivre un badge et vous fait patienter sur la piste d'envol, derrière une armada d'apprentis écrivains et autres grouillots qui espèrent atteindre les étages où officient les gens qui comptent, ceux qui font et défont les carrières et dictent les tendances du marché du livre.

Sauf que moi, je m'en fous un peu. Je ne vise pas si haut.

Chez Centurion, tout est hiérarchisé. Il existe pas moins d'une dizaine de petits labels rattachés à la maison mère, consacrés chacun à un domaine particulier, comme le sport, les activités manuelles, ou la spiritualité. Histoire de ne pas mélanger les serviettes et les torchons. Comprenez la littérature sérieuse et les sous-genres. Il existe même une division Centurion Jeunesse, nommée Kidos.

En ce qui me concerne, c'est le label Yumi qui édite la collection des «Petits Marmitons».

Seuls les romans pour adultes ont droit à la célèbre couverture blanche frappée du logo de Centurion, un casque romain orné d'une plume.

Comme ceux d'Yves-Henri Grégoire, l'auteur jackpot maison, dont le sourire carnassier s'affiche en format géant dans la vitrine devant moi à l'occasion de la sortie de son nouvel opus.

J'aurais peut-être dû faire une exception pour ce mois-ci et livrer ma prose par Internet. J'ai les jambes qui flageolent rien qu'en croisant son regard de papier. On ne va pas se mentir, j'ai été folle dingue de ce type. Mais, aujourd'hui, il ne m'inspire plus que du dégoût, mêlé à une sorte de peur viscérale qui me colle à la peau comme un mauvais virus. Le sentiment nauséeux d'avoir été manipulée sur toute la ligne. Il m'a volé deux années de ma vie.

Alors je ne vais pas flancher devant une stupide affiche.

Je respire un grand coup et pousse la porte. L'ambiance habituelle m'accueille. Odeur de livre neuf, que je soupçonne l'hôtesse de vaporiser en spray chaque matin tellement ce n'est pas naturel, sonneries de dizaines de téléphones, conversations feutrées de visiteurs en attente de décollage.

Je me faufile en me faisant aussi petite que possible, pour rejoindre l'escalier de service. L'hôtesse me jette à peine un regard. Elle a remarqué mon manège depuis des mois, mais ne dit rien. Elle me laisse aller et venir à ma guise. Elle a bien compris que je ne transporte rien sur moi de plus dangereux qu'un croissant bourré de calories, et que de toute façon, je n'ai aucune envie, ni aucune chance, d'aller déranger le saint patron au dernier étage. De la même manière qu'elle a compris d'où proviennent les cupcakes qui apparaissent de temps à autre sur son bureau.

Au bout de deux étages avalés d'un bon pas, je pousse une porte coupe-feu et me retrouve sur le palier de Yumi. Une simple allée moquetée qui conduit à plusieurs bureaux sans

âme. Comptabilité, conception graphique, deux ou trois responsables de collection, quelques affiches des best-sellers de la maison accrochées aux murs, le tour est vite fait. Je toque à la porte de Jean-Michel, mon éditeur attiré, après m'être signalée à la secrétaire qui contrôle tout l'étage.

— Il est pas là, tout le monde est sur le pont, me lance un assistant depuis le bureau d'à côté, le doigt pointé vers le haut.

Sa mimique de conspirateur est suffisamment claire. Une réunion des responsables de tous les secteurs a dû être déclenchée par Big Chief, le grand manitou de Centurion, Dark Vador *himself*.

Ça ne m'arrange pas du tout.

— Laisse-moi ta clé USB avec ton texte, je lui donnerai dès qu'il revient.

— Merci, Louis, mais j'aurais voulu lui parler d'un ou deux trucs, tu vois..., je fais, en me mordant les lèvres de dépit.

Je sais que mes recettes sont de plus en plus faiblardes. Je n'ai pas eu la tête à créer ces derniers mois, ma production culinaire pâtit de mes états d'âme, et de mes états de cœur surtout. Si je n'arrive pas à plaider ma cause auprès de Jean-Michel, je risque de me faire saborder. J'ai trop besoin du complément de salaire que Yumi me verse pour me permettre de le perdre.

Louis hausse les épaules et retourne à son ordinateur.

— Comme tu veux. Tu peux l'attendre ici, mais ça risque de durer.

Je soupire. Mon karma s'alourdit de jour en jour. J'avais projeté de rentrer vite fait à l'appart pour bosser sur mon compte Insta et programmer quelques posts, pour une fois que j'avais un peu de temps devant moi.

Finalement, je me décide et passe une tête dans le bureau de Louis.

— Je vais attendre en bas, à la cafèt'. Tu peux m'appeler quand il sera là ?

— Ça marche ! Je t'envverrai un texto.

Je le remercie et redescends au rez-de-chaussée.

La « cafèt' », ainsi nommée par les employés de Centurion, est en réalité un salon feutré, qui tient plus du lobby d'hôtel de luxe que du restaurant d'entreprise. Planquée au fond d'un dédale de couloirs, pour éviter que le premier visiteur perdu ne vienne y importuner les auteurs qui patientent entre deux rendez-vous.

Je m'installe à une petite table discrète au fond, en face du bar à l'éclairage tamisé. Les murs sont tapissés d'un papier peint qui reprend le visuel de la fameuse couverture blanche, dépliée et reproduite à l'infini. Quelques portraits des auteurs fétiches de la maison sont accrochés par-dessus. Heureusement pour moi, Yves-Henri n'en fait pas partie. Cette galerie s'arrête aux années quatre-vingt et est réservée aux écrivains décédés. Certainement pour éviter les conflits d'ego des auteurs vivants.

Il est presque midi et le lieu est désert, à part deux ou trois stagiaires en pleine lecture de manuscrits. Une pile s'entasse devant chacun d'entre eux. Je suppose qu'ils se ruent ici lorsque le bar se vide au profit des restaurants du quartier, pour s'étaler à leur aise. En plus de leur job de premier lecteur, ces gamins, à peine plus jeunes que moi, payés au lance-pierre, font souvent un peu tout et n'importe quoi au sein des services, en espérant percer les mystères du monde de l'édition. Souvent, ils bloguent un peu, écrivent ou font des études littéraires.

Tout compte fait, j'aime bien l'ambiance de la cafèt', ça me change de mon quotidien. En cuisine, le bruit est permanent. Même si nous ne sommes que trois dans la brigade, le chef hurle ses ordres comme s'il se trouvait encore au milieu d'un

aréopage de commis, du temps où il travaillait pour de grands restaurants, avant de se faire remplacer par plus jeune que lui. J'ai l'habitude de travailler dans le stress et le vacarme des poêles et des casseroles. C'est comme une symphonie. Qu'une préparation reste quelques secondes de trop sur le feu, ou qu'une porte de four ne claque pas au bon moment, et c'est la fausse note. Je connais par cœur la musique de chaque menu et peux repérer une erreur rien qu'à l'oreille.

Mais, ici, je savoure le silence.

Je ne viens pas souvent, alors autant en profiter. Je m'octroie un cappuccino royalement servi dans une tasse en porcelaine fine à liseré doré et me laisse aller dans le profond fauteuil capitonné qui m'enveloppe comme un utérus. Je sors ma tablette et me connecte sur mon compte d'*une\_betterave\_a\_Paname*. J'ai déjà près de cinq cents likes sur mon post d'hier soir, et des demandes de conseils. Je ne peux hélas répondre à chacun, mais j'essaie d'adresser un petit mot personnalisé à certains. Je commence à en connaître quelques-uns, à force.

Il y a de tout comme profils, des mamans au foyer, des étudiants, des curieux qui adorent les photos de cuisine mais ne toucheront jamais une casserole de leur vie, des pros qui épient la concurrence. Des dragueurs, aussi. C'est un condensé de la vie, une micro-société. Ma communauté.

Alors que je suis attelée à la tâche, un bruissement me fait sortir de ma bulle. Un groupe vient d'entrer dans le bar. L'heure du déjeuner est passée, les stagiaires sont partis, remplacés par les employés venus avaler un dernier café avant de remonter dans les bureaux. Louis ne m'a toujours rien envoyé. Je peste. Je doute de pouvoir voir Jean-Michel aujourd'hui. Et les gargouillis dans mon estomac m'indiquent qu'il est bientôt temps de lever le camp à mon tour.